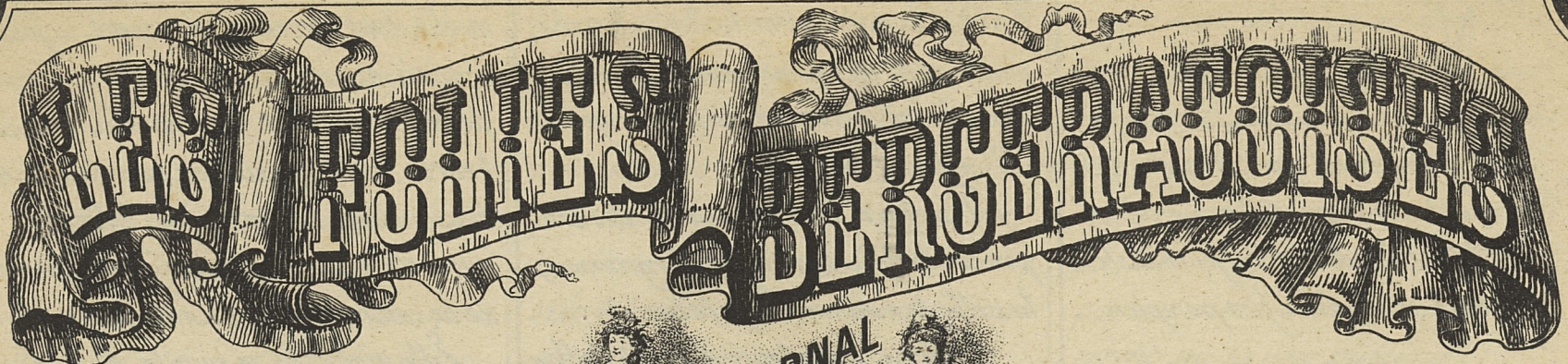


1^{re} Année

Prix : 10 centimes

Numéro 3
12-798



HUMORISTIQUE

JOURNAL

BI-MENSUEL

ABONNEMENTS

Un an 3^{fr}

Six mois 1^{fr}75

BUREAUX

Rue de l'ancienne Poste

Numéro 8

les Manuscrits

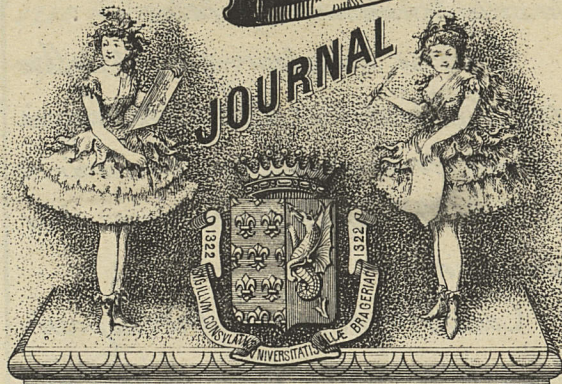
non insérés

ne sont pas rendus

INSERTIONS

Annonces 25^{ct} la ligne

Réclames 40^{ct}



H. BELUQUE. Del.

JOURNALISTE ET POMPIER !!!



NOTRE CHARGE

Ce nez martial que l'artiste
Sur le vif a su copier,
C'est le piton d'un journaliste
Et l'éteignoir d'un fier pompier,

Il flaire à la fois la chronique,
L'incendie et le fait divers.
C'est un nez cumulard, unique,
Vu de face ou par le travers.

Lorsque l'on voit sur quelque piste
Son maître partir haut le pied,
Les uns vantent le journaliste
— D'autres admirent le pompier.

De sa valeur ayant fait preuve,
Il éteindrait également
Le brasier..... d'une jeune veuve
Et le feu d'un vieux bâtiment.

Si, par quelque aventure triste,
Il incendiait son quartier,
Un jour en tant que journaliste
Il l'éteindrait comme pompier.

ELIE CROZES

Nous donnons aujourd'hui la charge de M. Elie Crozes directeur-gérant du « Republicain du Sud-Ouest » Capitaine des pompiers de notre ville.

Né à Barbezieux (Charente) le 6 juin 1853, M. Crozes y demeura jusqu'en 1865 époque à laquelle sa sœur s'étant mariée avec un de nos compatriotes M. Jules Taisandier, il vint terminer ses études au collège de Bergerac. Après avoir fait son volontariat il se rendit à Bordeaux pour y étudier la pharmacie. Reçu à la faculté de cette dernière ville il s'établit au Bouscat, où il ne tarda pas à se marier.

Obligé de vendre sa pharmacie, sa santé ne lui permettant pas d'exercer cette profession, il revint, avec toute sa famille, demeurer à Bergerac.

Monsieur Gounouilhou directeur

de la Gironde et de la Petite-Gironde vint fonder un journal dans notre localité: il choisit comme directeur-gérant M. Elie Crozes.

Plus tard la Compagnie des Sapeurs Pompiers s'étant réorganisée, la ville le nomma Capitaine.

Comme directeur-gérant du Journal M. Crozes en défend avec énergie les intérêts et connaissant son devoir de journaliste sait au besoin payer de sa personne.

Comme Capitaine il fait son possible pour se montrer digne du poste honorifique que ses compatriotes lui ont confié

E. Falsin

Plusieurs lettres adressées au bureau de notre journal nous demandent une causerie sur les fêtes du Dimanche à Bergerac. — Nous remercions bien sincèrement nos Lecteurs de s'intéresser à la rédaction des *Folies Bergeracoises* et nous nous engageons de faire droit à leur demande dans notre N.° d'aujourd'hui.

PREMIER BAISER

Me pardonneras-tu, Eoi toujours aimée, de livrer à tous les vents des cieux ce souvenir brûlant, et qui fait mon bonheur? Mais je veux dire à un ami absent, un des secrets de mon cœur....

C'était un soir de Mai. La nature était en fête; tous les humains étaient joyeux. Je l'étais pour ma part plus que personne: j'avais au cœur la satisfaction d'un grand devoir accompli.

Elle vint! jolie fille que je n'oublierai plus, elle avait sur les seins le plus beau coquelicot que la terre ait jamais porté. Quelques instants après son arrivée ce coquelicot m'appartenait: il est toujours à moi!

Elle vint! Elle avait dix-sept ans depuis quelques jours à peine; déjà la voix de la nature parlait

en elle, tout son être frémissait. — Je la connaissais depuis une année entière; depuis une année j'avais vécu deux heures de la semaine en sa présence; mais jusque là, je n'avais échangé avec elle, que les paroles insignifiantes de la conversation banale.

Elle vint! Et ce soir-là, tout invitant à l'amour; et je devais couler ce soir-là quelques uns des plus doux moments de ma vie.

Oh! comme il m'en souvient bien encore de ce charmant crépuscule! Seul avec elle je me promenais dans notre grand jardin, et sans rien dire, je lui montrais du geste, à quelques pas de nous, de jolis œillets qui me paraissaient se pencher amoureusement les uns vers les autres, déjà baignés par l'humide rosée du soir. — Ce geste était tout un aveu de mes ardents desirs.....

Des œillets! Elle en voulut un bouquet, et nous nous mîmes à le cueillir dans une bordure épaisse, où nos mains se rencontrèrent à deux reprises. Je tressaillis chaque fois, et chaque fois j'inclinai doucement ma tête vers la sienne, pour respirer de plus près l'enivrant parfum de sa blonde chevelure. — J'imitais mes œillets!... Quand nous nous relevâmes tous les deux, quelques fleurs s'échappèrent de la gerbe odorante dans laquelle elle avait, devant moi, caché son visage. J'ai ramassé ces fleurs, et je les ai jointes à mon Coquelicot.

Nous continuâmes notre promenade pour aller admirer les charmants oiseaux de mes cages. Ils étaient là, tous mes canards, gais, sautillants, heureux: deux d'entre eux, des époux, se becquetaient gentiment, perchés au bord du nid où dormait leur famille.

Nous deux aussi, elle et moi, nous les regardions, côte à côte, silencieux, envieux de leur bonheur. — Je ne pus supporter longtemps une pareille situation. Bientôt, prenant doucement dans mes mains la jolie tête de celle que j'aimais depuis une heure à peine, je posais mes lèvres sur sa joue..... Elle ne résista point, et pendant quelques instants je restai, telle était mon

extase, ne sachant pas si c'était bien son souffle que je respirais, ou plutôt le doux parfum des fleurs qu'elle avait dans la main.

Alors suivirent les vœux. Je lui dis, avec le langage passionné d'un amoureux, tout ce que j'éprouvais pour elle. — Je n'ai pas oublié sa réponse qui m'apprenait clairement sa tendresse : « Quand nous reverrons-nous maintenant ? — Nous partagerons ensuite le bouquet que nous avions ensemble cueilli, et nous échangeâmes la mutuelle promesse de ne jamais perdre ces fleurs. Elle vint elle-même mettre les miennes dans le vase qui les a bien longtemps conservées, après quoi — ô bonheur ! — je vis ses lèvres chercher ma bouche. — Je fermai les yeux croyant mourir : ma bien aimée m'avait-elle aussi, donné son premier baiser !.....

A présent je prends tout, même l'ingère infâme
Parce que j'ai gardé sur la bouche et dans l'âme
La pudique fraîcheur du baiser lent et doux !

A la Bergamotte

CHRONIQUE FANTASISTE

Divers tableaux



La scène se passe dans une petite ville de province. La veille, le conseil municipal avait élu un nouvel adjoint. Le lendemain, pour ses débuts le néophyte devait unir un jeune couple.

En ceignant l'écharpe tricolore, notre édile tout fier de son poste honorifique, savourait l'instant où il déposerait sur le front de la jeune épouse le traditionnel baiser ; et déjà dans sa tête se pressaient les phrases d'un petit boniment préparé d'avance. La noce arrive. On se lève, o joie ! L'adjoint, d'une voix grave, lit ces mots sacramentels : « Claire T consentez-vous à prendre pour légitime époux Obscur IT » Un non, reten-

issant fut la seule réponse. Tableau !!!

Nous ne savons si c'est l'amour ou la folie qui a poussé cette chaste enfant à une plaisanterie pareille ; nous disons plaisanterie car on nous a appris que, la nuit portant conseil, elle s'était mariée le lendemain par devant un municipal plus heureux.

Nouvelle LA ROSITA

Ma foi, mon héroïne est une chanteuse, et une chanteuse de Cafés-Concerts. Elle eût sans doute préféré être à l'Opéra, mais que voulez-vous, tout le monde ne peut pas y entrer ! — Du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, il n'est pas une ville où elle n'ait, quoique jeune, fait retentir les trilles de sa fraîche voix. Elle n'en était pas plus riche pour cela, quand dernièrement, une heureuse aventure vint mettre fin à sa course vagabonde.

Voici le fait en deux mots :

Un jour, (toutes les histoires commencent ainsi) ; un jour donc, que le hasard avait conduit la Rosita dans une petite ville de Bretagne, un jeune hobereau qui assistait à une de ses représentations, se sentit pris pour elle d'une passion folle. Beaucoup d'autres jeunes gens, avant lui, s'étaient épris de la Rosita, mais pas assez cependant pour lui offrir autre chose qu'une somme d'argent, en échange de..... sa personne ! Ils avaient été, — je n'ai pas besoin de vous le dire, — honteusement remerciés ; car si le métier de chanteuse est déconsidéré par un grand nombre de filles qui ne s'en servent que pour faire parade de leur personne, Rose Verger ne l'avait embrassé que pour échapper aux atteintes de la Misère. Son père (un vieux soldat), privé du bras gauche par une blessure reçue dans la dernière guerre, ne parvenait que difficilement à

gagner assez de pain pour deux. Mais comme il était trop orgueilleux pour mendier, il jouait du violon sur les places publiques ou dans les cafés, en échange d'un maigre salaire. Oh oui, bien maigre ! car on donne fort peu aux malheureux artistes qui errent sur la voie publique.

A douze ans Rose, mûrie par le malheur était déjà une petite femme. Après avoir longtemps cherché le moyen de venir en aide à son père, elle lui proposa d'utiliser sa voix et de le suivre sur les promenades, où leurs concerts à deux auraient sûrement plus de succès. Le père refusa d'abord, ne voulant pas associer sa fille à sa vie de misère ; mais elle pria tant, qu'il finit par consentir. Le succès dépassa leur attente. La voix de Rose était jeune et fraîche, et son père l'accompagnait avec beaucoup de brio, aussi les bénéfices augmentèrent-ils d'une manière assez satisfaisante.

En grandissant Rose était devenue très jolie. Brune, avec de grands yeux noirs et des cheveux d'ébène, elle charmait tous ceux qui la voyaient. Elle avait changé son nom de Rose en celui de Rosita, que nous lui avons donné au commencement de ce récit, quand nous l'avons abandonnée en Bretagne.

Notre hobereau était un jeune et riche gentilhomme de noble famille. Orphelin, il avait la libre administration de sa fortune qu'il dépensait follement quand il rencontrait Rosita. Dès ce jour son sort changea. Il n'eut plus désormais d'autre but que celui de lui faire partager son amour. Il n'y parvint pas sans quelques difficultés, car Rosita, habituée aux protestations enthousiastes de nombreux admirateurs, ne se laissait pas facilement convaincre.

Elle fut enfin obligée de se rendre à la réalité, et comme le jeune marquis joignait un assez joli physique à de belles manières, elle consentit à devenir sa femme.

Et c'est ainsi que si vous aviez été à V., dernièrement, vous auriez

pu voir célébrer le mariage du noble marquis avec Rosita la chanteuse.....

Le bonheur quelquefois suit de près l'infortune!

Léonie d'Os.

CORRESPONDANCE !

- Causerie sur les frairies Bergeracoises

 nous a demandé quelques lignes sur les fêtes bergeracoises, et j'ai accepté la tâche de satisfaire cette petite exigence. - Il y a longtemps, chers lecteurs, que j'aurais dû mon mot à ce sujet; mais les dernières réjouissances - (j'entends ces fêtes semi-campagnardes semi-urbaines de Tombonne, le Barrage, le Bout-des-Vergnes, le S'inger) - n'ont rien offert de particulièrement intéressant.

Je me trompe. j'aurais pu, à l'ariguer, vous faire part d'une charmante aventure, arrivée lors de la frairie du Bout-des-Vergnes à notre collègue Sire A. Kachthé; mais outre qu'elle était trop personnelle, deux de nos M'ieuxes (?)..... compatriotes eussent pu divulguer les secrets de ma rédaction. - Aujourd'hui, une occasion se présente d'entretenir nos lecteurs de la frairie de Gala, et j'ai justement à leur raconter une anecdote, presque authentique, à laquelle cette fête a donné lieu.

Le dimanche 3 octobre dernier, a été pour moi, amis lecteurs, une journée véritablement agréable. - Après avoir été témoin, - j'en rends grâce au ciel! - de la fameuse Correspondance dont je veux vous parler bientôt, j'ai pu entendre au jardin public l'excellent concert de notre Harmonie S^{te} Cécile.

Je tiens à remercier ici, messieurs les membres de cette société du bon vouloir avec lequel ils ont remplacé nos braves troupiers, et à les féliciter aussi de la façon brillante dont ils ont enlevé, ce jour-là, la Craviata et la Grande Valse d'Olivier Métra. - Le soir, j'avais le vif plaisir d'écouter, au Théâtre, la ravissante chanteuse de la Troupe O'Kill, Madame Cousini, dont je ne puis passer sous silence, l'immense succès à Bergerac. -

Cela dit, chers Lecteurs, et après avoir rendu: « Cuique suum » j'en arrive à mon histoire

J'aime les rires et la joie! Et voilà pourquoi j'assistais à la petite fête de Gala, comme on a pu me voir à celles qui l'ont précédées, et comme on me verra bien certainement à celles qui la suivront. - Après y être resté un certain temps, pour permettre à mon ami Crusaldin qui m'accompagnait, d'admirer tout à loisir une gentille demoiselle qui lui tient au cœur, j'en revenais lentement, à 3 heures de l'après midi.

Il y a, Lecteurs, avant d'arriver au lieu où se tenait la fête, un site charmant et que j'affectionne tout particulièrement. A gauche, en regardant du côté de Bergerac, une charmante villa. A droite, un parc aux arbres vigoureux et épais, une allée ombreuse, le ruisseau, un joli moulin!..... que voulez-vous, j'ai toujours eu un faible pour cet endroit!

C'est là que j'étais arrivé, et après avoir jeté, au passage, mon coup d'œil ordinaire d'admiration, je continuais ma route devisant gaiement avec mon compagnon, quand tout à coup, le manège d'une jolie promeneuse attira mon regard. Blonde, habillée d'une robe crème, elle portait à la main une ombrelle rose et..... aux pieds, les bords rouges et les souliers noirs qu'ont à présent toutes nos élégantes amies. De plus, elle montrait, de loin, à un jeune homme - pas mal du tout, mais soi! - un papier qui m'avait tout l'air d'un billet doux, le jeune homme répondit par un signe, puis il s'éloigna, pour ne pas attirer l'attention, sans doute.

J'ai toujours été curieux! - j'arrêtai donc mon ami Crusaldin, je lui montrai la chose, et nous observâmes tous les deux. - Nous aperçûmes alors la jeune fille se diriger, à gauche de la route, vers un tronc d'arbre creux - évidemment celui que son Ami lui avait indiqué! Elle y glissa furtivement son poulet (c'est une expression admise), y joignit quelques fleurs d'héliotrope qu'elle portait à son corsage, puis s'éloigna.

Crusaldin et moi nous nous regardâmes; nous avions compris tous les deux.

Tous les deux nous étions fort réjouis d'assister à cette singulière correspondance.....

Mais tout n'était pas fini. Un farceur qui se trouvait à quelques pas et qui, comme nous avait tout vu, couché qu'il était dans de hautes herbes, se releva presque aussitôt le départ de la jeune fille. Il avait à la main un « Gil Blas » ouvert, - tout le monde connaît la grandeur et la solidité de cette feuille, et il portait ses pas vers la plus belle.....

.....production que jamais ruminant revenant du pâturage, eût laissée sur la route..... Horreur! - Crusaldin et moi détournâmes les yeux.

Quand nous regardâmes de nouveau, le farceur abandonnait l'arbre qui servait à la Correspondance amoureuse. Un sourire malin errait sur ses lèvres. Son « Gil Blas » lui manquait.

Quelques instants après nous voyons paraître l'amoureux. Il plongeait avec précipitation la main dans le creux de l'arbre pour y saisir la Correspondance bien aimée..... Chose extraordinaire! il la retirait aussitôt avec un geste d'effroi, et bien loin de porter à ses lèvres le poulet et le bouquet attendus, le malheureux courait à toutes jambes vers une source voisine!

Mathieu Sans-Souci,

ECHOS ET POTINS



Dernièrement, Jacques, le camarade à Baptiste, tombe malade. On l'envoie à l'infirmerie où le médecin de semaine le retourne et l'inspecte.

« Où vous sentez-vous le plus mal? »

- Au régiment major.

Lu sur une devanture:

Louis Rase, charcutier,
tue les cochons comme son père.

M. A Kachthé
Imprimeur Gérant - L. P. Boissérie